

# Le Galepin

- BLEU -

n°43 - 1<sup>er</sup> juillet 2021



Une chanson de...

# n°43 - Une chanson de...

## Sommaire

<b>JACQUELINE PAUT</b>	
UNE CHANSON DE PEU	3
<b>RÉGINE PAQUET</b>	
CHANSON D'AUTREFOIS	4
<b>CHRISTIAN CONRARDY</b>	
UNE CHANSON DU GRAND JACQUES	6
<b>OCTAVIE-CHRISTELLE MATHIEU</b>	
LA CÉLESTE SOURIS	7
<b>RÉMI LEHALLIER</b>	
TROIS CHANSONS, PRESQUE LA MÊME	9
<b>MARC FRÉTOY</b>	
SI C'ÉTAIT ÇA LA VIE	13
<b>LÉO DEMOZAY</b>	
L'ATLANTIC JAZZ BAND	15
<b>ROGER WALLET</b>	
BELLA CIAO	17

UNE CHANSON DE PEU...



une chanson de peu, juste un petit refrain  
pour les jours sans soleil quand notre cœur est triste,  
une chanson de joie où les notes soudain  
prennent des airs précieux comme un clown sur la piste.

une chanson de rien, pas même un opéra  
ni des couplets sifflant l'ultime ritournelle,  
mais quelques mots fleuris au rythme de nos pas  
un matin de printemps où la vie est si belle.



la terre, ce miracle, apprend de chaque jour  
la musique du ciel et des mers océanes,  
l'homme recueille alors ces reflets de l'amour  
emplissant d'émotion les yeux des mélomanes.

une chanson d'hier, avec ses trémolos,  
une histoire à pleurer un destin chimérique,  
Brassens ou bien Ferré, ce sont là les échos  
trouvés au fond de l'âme éblouie et magique.



une chanson de toi qui souriras demain  
entre la mélodie et les mots du bonheur,  
une chanson de nous qui prendrons le chemin  
de ce monde nouveau que l'on rêve meilleur.



## CHANSON D'AUTREFOIS



ELLE REPOUSSAIT SA CHAISE, SE LEVAIT. Les voix s'éteignaient peu à peu. Fin du repas familial. La grande table de bois était couverte des traces des agapes partagées entre oncles, tantes, cousins, cousines, neveux, nièces, parents et marmaille. C'est qu'elle était nombreuse la couvée originelle, huit enfants dont mon père,

l'aîné. D'une voix frêle, doublée d'un imperceptible tremblement, grand-mère Léonie chantait, sans qu'on l'en eût priée, pour les grandes occasions de banquet *Ah le petit vin blanc...*, célébrant ainsi celui que, depuis des années, elle servait à son cercle d'habitues, dès l'ouverture, dans son bar-hôtel-restaurant de campagne. À Druillat.

La place du village se divisait en deux parties rivales séparées par un puits communal et des platanes: d'un côté l'église flanquée du monument aux morts de 14/18, de l'autre la maison multiples fonctions de mes grands-parents suivie d'une boucherie et d'une boulangerie. Le petit vin blanc du matin, de l'après-midi et du soir, ma grand-mère le servait alors *limé*, c'est-à-dire adouci de limonade. Ce qui n'empêchait pas les sorties chancelantes des plus résistants à l'alcool, les retours incertains à pied, à vélo ou dans un véhicule de fortune. Mon père aimait rappeler qu'un de ses frères et lui avaient dû ramener, jusqu'à son domicile, le P'tit Louis, inconscient, dans une brouette.

Pour gérer tout son monde d'assoiffés, ma grand-mère avait une poigne douce et ferme, un sourire tranquille comme sa démarche qui la menait du comptoir aux tables puis des tables au comptoir en passant par l'épicerie ou la cuisine selon les besoins. S'il fallait mettre à la porte un buveur récalcitrant, irrespectueux, Léonie n'hésitait jamais. Et parvenait sans violence ni gloriole à ses fins. Elle avait intérêt à s'imposer vu qu'elle dirigeait seule clients et enfants depuis son veuvage. Un coup de sabot de son cheval de labour ayant, bien avant ma naissance, envoyé son mari, mon grand-père, valser avec les étoiles un jour d'orage et de mouches en ébullition.

Léonie ne s'était pas remariée. Avait-elle connu des aventures passagères? On la disait *coquine*. Mais les détails de la vie de nos grands-parents ne nous questionnent que lorsqu'ils ne sont plus là pour apaiser nos curiosités à leur égard. Je prenais ma grand-mère telle qu'elle était, sans passé, aux moments où je la voyais, c'est-à-dire une



fois l'an, durant un mois, aux grandes vacances, quand j'étais enfant, que mes parents ne possédaient pas encore de voiture et que le voyage de Marseille à Druillat était une expédition en train avec deux changements.

Le domaine de gestion de Léonie était très étendu avant de se rétrécir, les années s'accumulant. Outre le bar-hôtel-restaurant, elle régnait sur l'épicerie-tabac-presse, le téléphone public, l'écurie, l'étable, le poulailler, les clapiers et, assez éloigné de cet ensemble, le jardin potager où l'on nous envoyait, nous les enfants, cueillir juste quelques brins de ciboulette fraîche pour relever le fromage blanc que l'on était allé chercher à *la fruitière* au bas du village, dans un creux d'ombre.

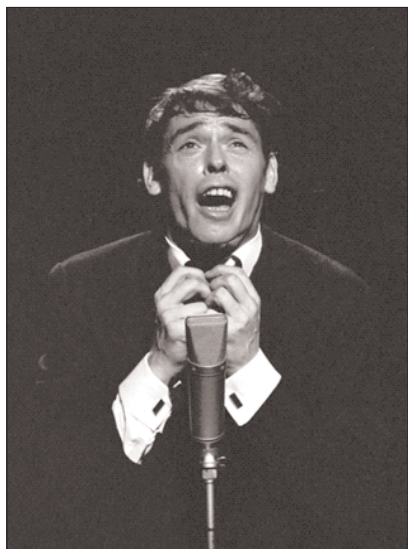
Ma timidité fuyait le café et ses consommateurs le plus souvent masculins. Le dimanche les dames chapeautées se pressaient devant l'autel et le curé tandis que leurs hommes, casquettes vissées sur la tête, s'accoudaient au comptoir, un verre duralex de blanc limé dans une main. Ma grand-mère n'avait pas loisir d'honorer Dieu. Toute sa dévotion allait à Jeanne d'Arc. Durant une fièvre redoutable qui aurait pu la conduire *ad patres*, la sainte aurait fait une apparition au pied de son lit. Et l'aurait sauvée. Depuis, Jeanne, en faux bronze doré, caracolait sur sa monture parmi le bric-à-brac des portraits de famille sur le bord de la cheminée dans la chambre de ma grand-mère.

Moi, à Druillat, je vouais un culte assidu à l'épicerie familiale. Chapelle étroite, toute en longueur surchargée de rayonnages de bois avec, tout au fond, face à la porte d'entrée, le tabernacle des magazines. Mon domaine! Je lisais ou feuilletais tout ce que mes yeux et ma main retenaient: *Akim, Tarzan, Spirou, Lisette, Nous deux, Le petit écho de la mode...* Seule dans la boutique ou avec ma grand-mère, appelée par le carillon de la porte, pour s'occuper d'une cliente avant de retourner au café servir les tournées de petit vin blanc.

*Ah le petit vin blanc!* Des fidèles du café. *Ah le petit vin blanc!* De la chanson de Léonie. Mais peut-être était-ce parfois les tristes roses blanches que célébrait la voix de grelot de ma grand-mère en fin de banquet? D'elle, chantant, en tout cas je me souviens. Pas de mon père ni de ma mère qui adoraient Jacques Brel, l'écoutant à la radio, sur les disques 45 ou 33 tours ou en chair et en os dans une salle de Marseille où je regrette fort de n'avoir jamais été conviée à les accompagner.



UNE CHANSON DU GRAND JACQUES

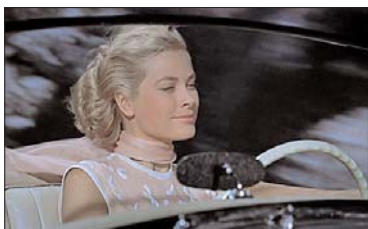


UNE CHANSON DU GRAND JACQUES  
Le grand Jacques de Vesoul, d'Amsterdam  
Ou de Varsovie...  
Une chanson pour aimer,  
Pour aimer le Plat Pays, si loin de Paris,  
Pour aimer Madeleine ou Mathilde ou la  
Fanette là-bas, là-bas dans le soleil...  
Une chanson pour Jojo  
Une chanson pour pleurer  
Ou même pour gueuler avec Jaures  
Une chanson pour faire tourner  
Les grands moulins à vent  
Une chanson pour valser  
À vingt ans  
À cent ans

À mille temps  
Une chanson pour emmerder  
Les bourgeois  
Et même un peu  
Le Bon Dieu...  
Une chanson pour Gauguin  
Dans le ciel des Marquises,  
Des chansons pour toujours  
Pour ne pas oublier  
Ou même pour oublier...  
Des chansons pour rêver  
Des chansons pour chanter  
Pour chanter  
Tout simplement



LA CÉLESTE SOURIS



ÉGARÉE, J'AI SOUVENT FREDONNÉ *SAVOIR AIMER* DE FLORENT PAGNY. Mes rêves se sont relevés. La rage de vivre ne m'a plus lâchée. Sur l'autoroute, ma vieille bagnole doublait les Ferrari. J'apprenais à m'infiltrer au cœur de ma vie, à traverser l'Europe, le Japon, le reste du monde. Mes yeux brillaient

dans toutes les directions.

Le premier dimanche de juin je me suis couverte de sourires. Ma révolte : donner, donner. Je ramassais les cailloux. Je m'amusais à les compter. Quand il y en avait sept, je les enterrais. La terre noire blanchissait.

Ma joie, entremêlée de plaisirs, enracinée comme une clématite, grimpaît, grimpaît. Je me trouvais aux portes du bonheur. Des goélands argentés quittaient le Portugal et se perchaient sur mon crâne. Leur plumage chatouillait mon âme. Assommée. À force de rire.

Sans crier gare, un homme d'un profil plaisant s'assied sur mon divan. Aubaine, me direz-vous. Nenni ! Son odeur de plancher poussiéreux, hélas, m'effrayait.

Les morceaux de glace qui m'abritaient se déchirèrent. J'étouffais.

Il va t'user, pensai-je. Tu connais la chanson. Je le dévisageais mentalement. Retirer ses yeux. Retirer sa bouche. Je procédais. En bloc. Je ne me souviens plus de tous les détails. Ça s'estompe dans ma mémoire. Seigneur Dieu, il était bien trop tard. J'ai cru. Je soufflais, croyez-le ou non, je soufflais. À tout perdre. Merde ! Zut ! Rezut ! Tous mes instants de bonheur explosaient.

La nuit, accrochée aux quatre coins de mon chagrin, autour de moi, s'attachait. Céline, me dit-elle, réveille-toi. Je m'approchai, hypnotisée, restai là un moment, à fixer la lune. Elle se volatilisa en un éclair et apparut le jour. Sans attirer l'attention, j'ai attendu l'inconnu, celui qui passerait à mon insu. Ah ! là là, flippant ! Les objets semblaient humains. Des hommes et des hommes. Partout. Je devenais dingo, une chienne enragée. Même Mickey me tourna le dos.

Maudite. Amputée du cœur, avec un parfum sans odeur, des mèches de cheveux blancs. Je pris mes jambes à mon cou.

Une pensée, Aragon : « Ô ma raison ô ma folie ».

L'univers de l'amour, perpétuelle hypocrisie. Un train qui s'éloigne, un fourgon de marchandises qui transporte du poisson, des amoureux faisant



mine de suivre les rails. Ne plus trafiquer. Eureka! Retour de la fête des fous.

Des taches de sueur sur mon tee-shirt. Aïe, aïe, aïe, douloureux le poids de la transpiration. Reconstruction des morceaux de glace. Je respirais la trace du plaisir.

A surgi une souris très souriante. Elle habitait sur le même palier que moi. Durant ses absences, elle me chargeait d'arroser ses plantes. En reboutonnant son corsage, elle me relata – pour la treizième fois –, la cérémonie de son divorce. Elle insistait toujours sur le retard intolérable des prêtres. Je vais tout vous expliquer, maugré-à-elle. Et elle passa la main sur sa robe transparente.



Autour de nous, les déséquilibrés dormaient par terre. Je ne devais pas pleurer. Les yeux de mon amie la souris s'attardèrent un instant dans les miens. À ma stupéfaction, je commençai à l'aimer. La détresse me gagna.

Je vais être franche avec vous, je me suis sentie heureuse. J'ai entendu les paroles de ma défunte tante: «Heureuses les simplettes d'esprit, le royaume des cieus leur appartient». On entend les paroles de ceux qu'on porte dans notre cœur, seulement lorsqu'ils disparaissent. J'entendis le miaou d'un chat. Un méchant chat, aux poils mouillés. Ma souris ne desserra pas les dents. Elle traversa l'Europe, le Kazakhstan, la Chine, le Canada. Je m'épongeai le front. Une adolescente en salopette se moqua de moi.

Laisse tomber, pour une fois, jacassai-je entre mes dents de pie, Tais-toi, je t'en prie. J'accostai maris et femmes qui se présentèrent par demi-douzaine. Help, please, help. Je levai l'index. Mon système D. Enfin, déprime. Je négligeai mon petit déjeuner. De toute façon je n'aime ni le lait ni le café ni le miel.

J'attrapai un chiffon que j'enroulai au bout d'un balai. J'aurais dû vous prévenir: des insectes tissaient leurs toiles autour de moi. Je criai Reviens l'amie souris je t'en supplie. Silence. J'éprouvai un grand calme. Son museau pointu apparut. Je savais qu'elle reviendrait.





TROIS CHANSONS, PRESQUE LA MÊME



IL EST DANS L'ORDINAIRE DES JOURS. Tout à l'heure elle sera là. Elle ne le quitte pas. Ce qui est façon de parler parce qu'ils ne sont guère ensemble ces temps-ci. Deux semaines qu'il ne l'a pas serrée dans ses bras. Une éternité. Mais ensemble ils le sont sans cesse. Par les mots. Son vieux

téléphone le fait taper lettre après lettre du 2 au 9. 6M, 6MNO, 6MN, Mon, 0, espace, 5JKL... Il aime le temps qu'il y passe, le labeur amoureux.

Dans les tout débuts des premières fièvres, il y eut ce soir-là. Un message d'elle, il la sent inquiète, quelque chose lui serre la gorge. Il lui répond Je suis là. Laisse-moi te serrer dans mes bras, laisse-moi t'embrasser. La bouche, le front, les yeux, les épaules, les lèvres. Elle répond Tu es trop loin, à peine si je te distingue. Lui, Je ne peux pas être plus proche de toi que je ne le suis. Tu sens mes mains sur ton cou? Tu les sens qui déboutonnent ton corsage? Elles écartent les bretelles de ton soutien-gorge, tu les sens? Sens-tu comme elles tremblent à faire glisser les petits bonnets noirs sans s'appesantir puis caresser lentement la peau fine de tes seins, le droit, le gauche, s'y attarder en les effleurant, sans peser plus que mon souffle? Silence. Il attend deux minutes. Silence. Il poursuit Mes lèvres picorent ton ventre chaud, elles le becquettent et prennent leur temps comme si cela durait toute une vie. Elles goûtent la chaleur de ta peau d'ambre, elles y retrouvent le goût du soleil que tu aimes tant, le goût de l'eau où se meut ta jeunesse. Le bout de ma langue se hasarde sur ton corps qui frissonne. Est-ce que tu la sens qui glisse à peine sur ta peau pour l'appivoiser? J'aime qu'elle soit craintive, farouche, ta peau, tu le sens?

Et puis les mots avaient pris le temps de s'attarder sur les frémissements des lèvres sombres du bas, sur l'explosion rose nacré de la fente écumeuse et chaude, sur l'ogive du bouton là-haut tendu de brefs soubresauts, sur le jaillissement des nymphes qui sont un incendie. Il y eut tout cela cette nuit-là et les mots dirent la caresse savante de ses mains à elle pour ériger son sexe, et l'étreinte, l'un dans l'autre perdus, oh! qu'il fut doux le long cheminement, elle allait devant, il la rattrapait, de nouveau elle s'échappait, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus qu'un corps. Te souviens-tu de ces heures où mes mots te firent l'amour, mon Loup?

L'heure a passé tandis qu'il écrivait. Et soudain il entend son pas sur le gravier. Ce tressaut dans la poitrine. Sa silhouette traverse l'empan de la fenêtre, elle toque, elle entre, elle est devant lui. Des oiseaux effarés s'envolent soudain de ses yeux. Il

pressent à son silence la gravité de l'instant. Il fouille en lui, croit deviner l'aveu. L'enfant. Il chavire. Elle fait les deux pas qui les séparent, jette les bras autour de son cou, enfouit la tête dans le creux de son épaule. Des sanglots éclatent, la secouent. Il s'appuie contre elle avec tendresse. Les pleurs encore. Alors il murmure à son oreille Mon Loup, mon Loup. Elle se reprend, elle se recule un peu. Ses joues dégoulinent. Il pense Ce qu'elle est belle, cette femme. Elle trouve la force d'articuler mais c'est comme si sa voix se démantibulait, elle lâche les mots l'un après l'autre, Tout ce qui était pour nous, nous l'avons eu. Dix mots, rien que ces dix mots, onze syllabes. Qu'elle est allée chercher dans ce livre qu'ils aiment plus que tout, qui est leur livre, le livre de leur amour. Il la regarde d'abord sans comprendre, un œil puis l'autre. Les deux sont noyés. Il se tait. Il ne peut rien dire. Elle le regarde éperdue de douleur. Et puis elle mord sa lèvre. Elle a un pauvre sourire. Elle s'écarte, elle prend ses mains, fait un pas en arrière, un autre, un autre encore, elle ouvre la porte sans le quitter des yeux, elle part à reculons pour le voir jusqu'au bout. Elle est partie. Il pense Cette femme, ce qu'elle est belle.



Le docteur lui a dit On va passer à la morphine, vous ne souffrirez pas. Il a souri. Il flotte dans sa veste de pyjama. Il se sent bien, calme. Tout à l'heure, ses garçons seront là. Ils font la route ensemble. Oh, il n'y a pas si loin! Et puis ils n'ont jamais perdu l'habitude de la faire. Deux fois l'an pour le plus grand, avec le petit ce n'est pas si commode. Le cadet vient dès qu'il peut. La dernière fois il lui a dit pour... ce qui s'annonçait... Le petit s'est effondré et c'est lui qui l'a consolé. Il lui a donné un petit livre qu'il a écrit rien que pour lui, Fiston. Le petit était terriblement ému. Rien que pour moi ? il a demandé.

C'est à lui, le petit, qu'il a demandé de lui envoyer le message. Qu'est-ce que j'écris ? Il lui a dicté Je crois qu'il faudrait que tu viennes... Si tu peux. Il a dicté même les points de suspension. Et c'est tout ? a demandé le petit, Tu crois qu'elle va comprendre ? Je sais qu'elle va comprendre, elle a toujours compris ce que j'avais à lui dire.

Et maintenant il est seul. Il ne bouge plus. Il ne commande plus les jambes, alors il reste comme il est : dans le lit de tout son long. Il fait effort vers le MP3 posé sur la table de nuit. La garde-malade entre à ce moment, elle lui sourit Vous voulez l'entendre, c'est ça ? Il hoche imperceptiblement la tête. Elle dit Elle est belle cette chanson d'amour... *Ne le dis à personne J'en fais souvent des tonnes...* Ça va aller ? demande-t-elle.

À ce moment on ouvre la porte. Entre une jeune femme, un homme est près d'elle, il voit le vieil homme lui sourire, il sourit, il reste dans le couloir. Il tient une petite fille dans ses bras. La jeune femme s'approche du lit. Il la regarde de tous ses yeux. Il peine à dire Tu es venue... Elle pleure déjà. *Quand il est, quand il est près de moi, Je suis fou de*

lui... Elle a posé la tête contre sa poitrine et la main sur son cou. Il ferme les yeux, elle est venue... *Puisqu'il Me fait sans rien me faire Me défait les yeux ouverts...* Oui, tout cela ils l'avaient fait. Ils s'étaient aimés au-delà du raisonnable. Ils avaient tellement parlé ensemble, rêvé! Il fait un effort terrible pour dire encore Merci. Elle relève la tête, le noir de ses yeux coule sur ses joues. Il glisse le doigt sur sa joue. Est-ce qu'il sourit? Elle étire le cou et vient poser ses lèvres sur les siennes. Il sent sa chaleur, il la sent trembler avec une ferveur intacte, comme elle tremblait ces années-là. Elle dit Je suis là, je ne t'ai jamais quitté. Elle le dévisage et l'embrasse encore. Elle dit La petite sait qui tu es. Il essaie de regarder vers le couloir. S'arrête dans son geste. *J'ai envie j'ai envie de partir avec lui À personne ne le dis...*



Alors, voilà.

Un an déjà qu'il est là, mon adoré. C'est le rire de son papa dans le téléphone qui m'a prévenu. Enfin, je ne dis pas tout à fait la vérité. Il ne savait pas encore que ce serait lui.

Je l'ai appris à l'automne que ce serait lui, mon adoré. Mais je suis un peu rétif au modernisme et, sur l'écran de mon portable, l'échographie était si petite

pour une si grande nouvelle!...

Et, encore après, j'ai appris comment le nommer, mon adoré. Son papa m'a dit Ce sera un palindrome, son prénom. En effet, l'amour des mots nous est venu par Pérec.

Je l'ai fait rouler dans ma bouche, le prénom de mon adoré. D'avant en arrière, Ivi, et d'arrière en avant, Ivi, comme une cabriole. Et quand il rebondissait dans mes oreilles, j'entendais déjà son rire.

Un jour son papa m'a dit Je dois lui faire peur, tu sais, avec ma grosse voix. Quand je m'approche du ventre de sa maman pour lui parler, il change de côté! Mais moi, d'un côté ou de l'autre, son prénom riait, toujours aussi léger et clair, quand je le roulais dans ma bouche.

Il a passé l'hiver au chaud, mon adoré. Quand le printemps est arrivé, il s'est ébroué et, tranquillement, il s'est décidé. Et le voici. Sur la photo, il semble tenir tout entier dans la main de son papa. Quand la photographe a poussé la porte de la chambre, à la maternité, elle a attendu le moment magique d'un sourire aux anges. Mais au lieu de ça, c'est son premier chagrin qui est venu. Je souris. Je sais bien que le baiser de son papa le consolera.

La première fois que je l'ai vu, mon adoré, il faisait grand jour dans ma vie. Son papa l'a mis dans mes bras et voyez comme il a tout de suite trouvé sa place au creux de mon coude. Il ne soupire pas, il ne pleure pas, il dort paisiblement.

Je le regarde tout à mon aise, mon adoré. Ce qu'il est beau! Il est un morceau de

jour. On est dans les premiers élans d'avril, quand la terre sort de sa torpeur, qu'un soleil hésitant troue les petites pluies qui se cabrent sur les toits. Je lui parle doucement tandis qu'il dort. Je lui dis de ces choses que disent les grands-pères quand ils prennent leur petite voix pointue. Je lui parle du monde, des splendeurs du monde qu'il va découvrir. Je lui parle de l'amour, qui est plus grand que nous. Et sans doute les mots cheminent mystérieusement en lui, qui pourtant ne les possède pas, car quand il entend Tu verras comme c'est beau!, il me sourit, mon adoré.

Ce sourire dure toute une vie: trois mois, trois semaines et trois jours.

Voilà, quoi...





SI C'ÉTAIT ÇA LA VIE



LE PETIT, L'AIR TAURIN, TRAVAILLE SON SOUFFLET avec ses pattes de déménageur, regard rivé au sol, on se demande ce qu'il fouille en lui. *Ainsi va la vie d'ici*. C'est l'autre, le grand, avec son galure bleu pétrole impossible, qui se lance, moustache trapue, cheveux frisés. Une main dans le dos, l'autre qui agite ses phalanges. L'air de tout attraper sans y toucher. Mais où est-ce qu'il compte nous embarquer? *La vie est là d'ici-bas*. Parce que, bien sûr, il n'y a qu'ici-bas, la vie c'est ici qu'on la joue. Il regarde droit devant lui, le polo dans les tons mauves, fichue dégaine! *Balancés dans l'air sans en avoir l'air, saoulés dans le temps*. La tête tanguée. La parole nous bringuebale dès les premières syllabes, un souffle nous heurte les oreilles. *Aux folles nuits d'abus du soufflet qui s'étire et rit*. Ah, les nuits d'accordéon! Le plus beau de ma jeunesse dans ce resto où nous avons quasi élu domicile... Sauf les nuits où le bonheur de se sentir si proches nous jetait sur les routes, et jusqu'à Ostende... Lamento puissant *C'est bon, c'est l'ton du blues*. Lubat insiste avec son engin, il vibre, il pulse et l'autre laisse éclater tout d'un coup le refrain qui nous cloue sur place *Et si c'était ça la vie, et si on nous l'avait pas dit?* Le cœur est troué coulé par ce *Si c'était ça la vie* et on y pense, éperdu, souffle coupé, si c'était ça la vie et si on n'en avait rien su? Si nos petites passions étaient les grandes, *Vas-y l'évasif, vas-y l'enfant, tout petit déjà*. Putain! Je me revois minot crevant d'envie devant les aventures de la Bibliothèque verte. *Et si c'était dommage, pas si c'est un hommage Aux hommes assis devant, vu de l'avant L'aventure est là*. Bien sûr elle est là qui palpète sous nos yeux entre nos doigts, s'embarquer, bon Dieu! s'embarquer sur des rafiots avec Cendrars au bout de la Russie. *Libéria* – dans lequel on entend sonner le « liberta » des Chemises rouges de Garibaldi – *tot de l'animaut sauvadge*, l'animal qui en nous sommeillait surgit au détour d'une langue inconnue qui nous beugle dans les dimanches tristes des villes de province *Dans des mots doux au dit désir*. On rêve de maisons sans rideaux, d'hôtels sans lavabo le long de l'Atlantique. Lubat se déchaîne, sa musique n'en finit pas de tourner dans notre tête comme une mauvaise fête, avec des relents d'insomnie: se barrer une nuit, cette nuit, dans la ferveur des amours incandescentes comme à dix-sept ans on en a. *Autant vrai coma pèc qu'un désir*

*ambicios, oui, idiot de tant de désir. On renonce à comprendre ce que débite le grand dans sa folie furieuse tandis que le petit fait aller son soufflet comme un poumon de locomotive. On y est, dans le Transsibérien, le tac-a-tac tac-a-tac sur les rails toute la nuit toute la vie on ne rêve plus que de ça. Tanpòc au bal a tu que tracas, a tu que tracas. A tu que tòcas, a tu que rigas, a tu que ragas, bon dieu ça cogne, ça tape, ça joue, ça grince, ça craque dans le rafiot! Tony Murena emplit l'espace, les poumons, Lubat nous étreint la poitrine et c'est d'entre nos côtes que jaillit le déchirant aveu *Et si c'était ça la vie, et si on nous l'avait pas dit?* On beugle dans la véranda, on s'époumone avec Minvielle, tac-a-tac tac-a-tac le convoi s'ébranle, *Si c'était ça la vie?* comme une antienne, on la sent s'écouler de soi, la vraie vie. Déborder, fraternelle, ivre...*



*« Indifférence » - André Minvielle joue, Bernard Lubat pousse l'accordéon.*

L'ATLANTIC JAZZ BAND



«MESDAMES ET MESSIEURS, POUR VOUS CE SOIR, LE GRAND, L'EXCEPTIONNEL, L'UNIQUE ATLANTIC JAZZ BAND!» Applaudissements nourris. Le type à la trompette démarre swing. Il n'a peur de rien: en présence du maître! Ils sont cinq, cuivres et cordes. Ils déroulent tranquille «The entertai-

ner», ce bon vieux Scott Joplin. C'est léger, sautillant. Tout de suite des couples se forment, les robes volètent, ça tourne, ça renverse le buste façon tango. Les musiciens pourraient jouer ça des heures. Avec leur costume noir façon croque-mort, ils donnent dans le classique des orchestres de rue. À la fin du morceau, quelques sifflets disent que la salle en veut plus.

C'est à peine si l'on s'en est rendu compte: un type s'est installé au piano. Pareillement vêtu de noir, chemise blanche, une tignasse brune très sombre. Pas d'âge mais jeune, grand, «élancé» dit Genya. Il fait face aux cinq autres, de trois quarts. Il les dévisage l'un après l'autre, l'air de dire: «Prêts pour la traversée? Méfiez-vous, les gars, ça va tanguer dur». Le silence tombe dans le Savoy. Il égrène distraitement quelques notes. La clarinette le suit, à peine si on l'entend. Quelques notes sur les quatre premières mesures puis du tambourin sur la caisse de la guitare. Le trombone et la trompette entrent à leur tour. Alors, dans la salle, monte une mélodie, «Ah! *Che bella-aria fresca Ch'addore'e malvarosa*». En deux secondes ils sont cent à fredonner «*E tu dorminno staje 'Ncopp'a sti ffronne'e rosa*». Même les borsalinos s'y mettent au refrain, «*I'te vurria vasá I'te vurria vasá*». On a beau ne pas connaître les paroles, malgré soi on fredonne. «*Ma 'o core non mmo ddice 'E te sceta.*» Une belle ferveur s'empare du public. «Ah! Les chansons napolitaines...» soupire Jenna. «Ils vont tout de même pas nous jouer que du sirupeux toute la soirée!» s'exclame Jack. «Je pense pas, fait Genya, c'est pas le genre de la maison.»

Et comme s'il l'avait entendue, le pianiste change de tempo. Ça démarre comme un vieux blues des années 20. Le mec à la trompette commente: «On était partis pour une traversée tranquille jusqu'à Naples. Le Virginian avait pris ses allures de croisière. Deux fois par jour, dans le salon des premières, T.D. Lemon Novecento...» - (tu parles d'un nom!) - «... se glissait au piano. Les cinq qui l'accompagnaient avaient noms Sam Sleepy Washington à la clarinette...» - un applaudissement l'interrompt mais le type fait signe que non, ce n'est pas le moment, on n'a encore rien entendu - «... Jim Jim Bread Galop au trombone, Oscar della Guerra, un fichu Espagnol, au

banjo, ce vieux bandit de Samuel Hawkins à la guitare et votre serviteur, Tim Tooney, à la trompette car le grand Louis n'a pas le pied marin. Et croyez-moi, pour le suivre, ce foutu T.D. Lemon Novecento, faut l'avoir, le pied marin!»

Pendant ce temps, les autres sont entrés en piste à tour de rôle. Ça s'est mis à swinger à merveille et sur la piste ça tourbillonne. Reinhart prend la main de Genya et l'entraîne. Suffit de se laisser porter par le rythme. Aussitôt fini son solo, Tooney y va derechef: «Quand on a été en pleine mer, à mille miles de toute terre habitée, l'océan s'est déchaîné et la tempête qui s'est levée, on a bien cru qu'aucun d'entre nous n'en réchapperait». Et alors il arrive une de ces choses que l'on n'entend qu'une seule fois dans sa vie: l'océan qui se déchaîne. Ça démarre au piano: des lignes mélodiques qui se syncopent, des rythmes qui se chevauchent et instantanément les cuivres se déchirent, les cordes s'affolent, tambourinent, crissent, beuglent. Les danseurs s'arrêtent, stupéfaits. Comment danser là-dessus? Ils se figent sur place, éberlués par ce type au Steinway dont les doigts courent sur les touches à une vitesse vertigineuse. Plus un mot dans la salle, tout le monde est sous le choc. Ce type vous sort de sa boîte des sonorités inconnues et les autres sont happés par son enthousiasme fou. On les voit, les vagues, des creux de quinze mètres sous l'étrave du Virginian, un ciel d'encre noire zébré par les éclairs des cuivres, la vieille carcasse qui mille fois va se fracasser, mille fois en réchappe par miracle.

À droite de la scène, Armstrong ouvre des yeux comme des soucoupes et il fait la seule chose qu'il y a à faire: il sort sa trompette, il traverse la scène et vient se poster à côté de Tim Tooney. Il lui dit quelque chose à l'oreille et il se met à souffler. Au début on peine à l'entendre mais le cuivre est vite chaud et alors, bon Dieu! c'est du délire. Il improvise, il lance des trilles et il se fond dans la mélodie qui s'est installée car dans cette affaire tout est écrit, patiemment travaillé, rien n'est laissé au hasard.

La preuve: la tempête décroît, le cargo respire et panse ses plaies. Les musiciens transpirent comme des bœufs. Les instruments soupirent, geignent, peinent à reprendre souffle. Au piano, Novecento joue les yeux fermés. Louis a parfaitement saisi où il veut en venir. Tim Tooney dit sobrement au micro: «Baricco blues».

Une longue silhouette noire les rejoint, cheveux courts à la garçonnette, le regard absent. «Bessie Smith» souffle Genya. Et quand, les flots apaisés, le calme revenu dans le salon des premières du Virginian, Novecento reprend le fil de sa rêverie, on entend la voix cassée de Bessie faire sourdre du plus profond d'elle: «*Sento stuc ore tujo Ca sbatte comm'a ll'onne! Durmenno, angelo mio, Chisà tu a chi te suonne... l'te vurria vasà l'te vurria vasà...*»

Après ce quart d'heure miraculeux, le reste de la soirée ne mérite pas que l'on s'en souvienne...



Extrait de «Boxe Charlie, boxe!»  
(E. Petit Véhicule, 2014)





BELLA CIAO



ILS ÉTAIENT DIX SOUS LA BÂCHE, APPUYÉS CONTRE LES RIDELLES, à l'arrière du camion. Mal rasés, la chemise arrachée. Silencieux. Sauf l'Italien à qui on avait laissé son béret et qui souffrait douloureusement, une grimace lui tirait le visage à chaque inspiration. Tout contre lui il y en avait un tout jeune, un enfant encore, dix-sept dix-huit ans ; son œil gauche était tuméfié, une balafre rouge vif courait du front à la joue. Le plus âgé était affalé sur le banc ; quand il glissa avec un gémissement, nul n'eut la force de le ramasser ; dans le mouvement, la jambe de son pantalon se releva, dévoilant la cheville gauche : elle n'était qu'une plaie. Il y en avait un autre, debout, il était si grand que la tête touchait la bâche ; il avait les yeux très noirs, d'un noir ardent ; ses lèvres remuaient imperceptiblement, peut-être priait-il ; il avait, comme tous, les mains entravées et les cahots de la route le jetaient à droite et à gauche. Son voisin avait l'allure d'un professeur ; ce sont les lunettes rondes qui enlevaient au visage ce qu'il avait de juvénile ; il penchait la tête avec lassitude : que tout cela s'arrête, qu'on en finisse ; son verre droit était en morceaux et, derrière, il plissait l'œil. Sans doute ces deux-là étaient-ils frères : épaule contre épaule, tête inclinée l'une vers l'autre, cheveux mêlés ; l'un avait une grosse moustache noire, tous deux le regard d'un bleu clair, si clair, presque gris. Près d'eux on aurait dit un paysan : une carrure, de grosses mains posées sur les genoux ; cet arrondi dans les formes de ceux qui aiment la vie et les femmes ; les pansements lui cachaient la partie gauche du visage. L'homme contre lui était parcouru d'incessants frissons. Était-ce le froid ?

Car on était en avril et le printemps peinait. Il n'avait sur le dos qu'une mauvaise chemise à carreaux ; un bandage taché de sang couvrait sa main droite ; il ne cessait de souffler sur sa main, dont on ne voyait dépasser que l'annulaire et l'auriculaire.

Le camion freina brusquement et vira sur la droite sans ménagement. Le moteur fit effort dans la côte puis l'on fut sur le plat. Il finit par s'immobiliser en projetant violemment, les uns sur les autres, sa cargaison d'estropiés.

Instantanément, le bas de la porte arrière claqua contre la ferraille et la bâche relevée inonda l'habitacle d'une lumière froide. Le ciel était bleu, d'un bleu un peu incertain, mais bleu. Les voix déjà hurlaient : Raus ! Raus ! Une poigne les agrippait pour les tirer hors du camion. Le plus vieux tomba comme une masse sans même tenter d'amortir sa chute. Deux de ses compagnons le portèrent et la cohorte fit quelques dizaines de mètres.

On en avait enlevé la croix mais le bâtiment était bien une chapelle. Ils s'affalèrent dans un coin où un peu de paille avait été dispersé. Il restait une vague odeur d'encens. Des fils électriques couraient de pilier en pilier, les ampoules dispensaient une clarté lugubre.

Sur le soir, on apporta, avec un bol de soupe, du papier, de quoi écrire. Le tribunal militaire les avait condamnés à mort. Ils seraient exécutés le lendemain matin. Presque tous écrivirent. L'Italien, lui, n'avait jamais appris. Le professeur écrivit pour lui les deux mots qui lui vinrent, et à personne ils ne seraient envoyés puisqu'il n'avait nulle adresse, "Italie" nota simplement le professeur. Mais, en les voyant écrits, l'Italien eut un sourire : Ciao, bella ! Adieu, ma belle ! et il posa les lèvres sur le bout de papier sale.

Voilà ce qui, de lui, rentrerait au pays...

La lumière veillait. Ils s'étaient serrés les uns contre les autres, parce que la nuit apportait sa fraîcheur, et pour se dire aussi qu'ils ne regrettaient rien de leur combat ni de cette douleur qui les faisait, à cet instant, fraternels comme jamais.

Et puis le jour se leva. On les mit en rangs, chacun encadré de deux soldats en armes. On marcha une centaine de mètres en contrebas, jusqu'à la clairière où le poteau était prêt.

Le premier à franchir les dix derniers mètres, ce fut l'Italien. Pas de bandeau, il veut voir. Quand le gradé aboie son ordre, on voit se lever les fusils, on entend le claquement sec des culasses...

Et alors une voix mal assurée, rocailleuse, lance dans le matin clair qui emplit la clairière :

*"Una mattina mi sono alzato  
O bella ciao, bella ciao, b..."*

Le reste, un Dieu l'entendit. Peut-être...

